

ALAIN BOSQUET

LA GRANDE
ÉCLIPSE

roman

nrf

GALLIMARD



LA GRANDE ÉCLIPSE

DU MÊME AUTEUR :

LA VIE EST CLANDESTINE, *éditions Corrêa*, Paris, 1945.

A LA MÉMOIRE DE MA PLANÈTE, *éditions du Sagittaire*, Paris, 1948.

SYNCOPEs, *éditions Pierre Seghers*, Paris, 1951.

LANGUE MORTE, *éditions du Sagittaire*, Paris, 1951.

En traduction allemande :

MEINEM PLANETEM ZUM GEDACHTNIS, *Karl Heinz Henssel Verlag*, Berlin, 1949.

SURREALISMUS 1924-1949, *Karl Heinz Henssel Verlag*, Berlin, 1949.

ALAIN BOSQUET

LA GRANDE ÉCLIPSE

roman

nrf

GALLIMARD

Septième édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage cinquante-neuf exemplaires sur vélin pur fil des Papeteries Lafuma-Navarre, dont cinquante-quatre numérotés de 1 à 54 et cinq, hors commerce, marqués de A à E.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1952.*

A JEAN PAULHAN



LIVRE PREMIER

UNE GUERRE POUR RIRE

Avant que tu sois au front, la guerre sera finie. Et je pensais : Pourvu que j'aie le temps de me battre quelques jours.

JEAN PAULHAN : *Le Guerrier appliqué.*

10 MAI 1940

LES TROUPES ALLEMANDES ENVAHISSENT LA BELGIQUE ET LES PAYS-BAS.

Pendant plusieurs mois André Bénévent avait attendu que la guerre prît une allure violente et que le chaos s'emparât de lui. Il avait hâte de voir des batailles et de subir des chocs qui le délivreraient de lui-même et l'obligeraient d'agir.

Or voici qu'en ce jour de mai, sans façon aucune et presque sans surprise, une bombe explosa. Le bruit procura une grande joie au jeune homme, qui s'accouda à la fenêtre, se demandant si une deuxième bombe allait suivre la première. Un avion s'abattit tout à coup. Cette masse qui tourbillonnait dans l'air et lâchait une fumée épaisse donnait à Bénévent la sensation d'assister à un

spectacle grandiose. Il aimait souffrir, car il croyait que la souffrance le rendrait sublime. Il eût souhaité être le héros involontaire d'un événement historique. A tout prix, il voulait se prouver qu'il était capable lui aussi de déclencher une catastrophe. Comment arranger de ses propres mains un combat en miniature ? « Un petit incendie ferait l'affaire », pensa-t-il. Il frotta une allumette, avec une lenteur qui lui permit de savourer toute la vanité qu'il mettait dans son geste. Il s'approcha de l'étagère où il gardait ses livres et en retira un volume particulièrement aimé. Il promena la flamme trois ou quatre fois le long de la reliure, entendit les pages crisser comme si on les mordait, puis s'en aller en cendres avec un bruit de cheveux qu'on démêle. Il se sentit alors ridicule et honteux de ce pauvre mélodrame. Ne se découvrant que des excuses quelconques, il se réfugia dans la chambre voisine. Heureux de trouver quelque chose qu'il pût rendre responsable de sa propre balourdise, il s'empara du bocal à poissons rouges. Il en retira une petite bête frétilante et la jeta sur un divan. Elle s'y débattit, et fit de tels efforts pour respirer, que Bénévent l'envia d'être une victime si parfaite. Il songea à la laisser là et à attendre qu'elle mourût, mais se dit que tuer un être sans défense était trop facile et la replongea dans le bocal.

Une explosion très proche le fit revenir à la fenêtre. Il vit un trou brun, un nuage de poussière, un morceau d'arbre qui s'envole. Le nuage dissipé, il aperçut des débris de toutes sortes, du sang mêlé à de la terre et, près d'une dépouille humaine, une femme d'une cinquantaine d'années qui, la robe défaits et un sein entièrement nu, s'agitait avec des gestes comiques. André Bénévent trouva le sang trop criard, le cadavre piteux, l'arbre sans

intérêt aucun ; il n'avait d'yeux que pour ce sein décrépit, qu'il compara tour à tour à une semelle et à une aubergine. Il le désira intensément malgré sa laideur, comme il désirait cette guerre, pour ce qu'elle lui apporterait de contradictoirement enivrant. Ce sein, cette guerre : il referma la fenêtre sur cette association de deux images incompatibles, qu'il était incapable de distinguer l'une de l'autre.

Le téléphone retentit. C'était Hélène Fébrard qui lui demandait un rendez-vous. Il le lui accorda, sans enthousiasme. Ayant raccroché, il essaya de résumer ce qu'à différentes époques il avait éprouvé pour la jeune fille. Il chassa des souvenirs qu'il considérait comme charmants : le charme lui faisait horreur, au même titre que les papillons jaunes, les myosotis ou les photos obscènes de 1905. Mais certains gestes anciens s'accrochèrent avec force à sa mémoire. Il revit Hélène à leur première rencontre : ils avaient onze ans. Au bord d'un lac des enfants graves se dictaient des textes difficiles. Dans une page d'Hector Malot, Hélène et André firent tous les deux seize fautes. Cette coïncidence plut à André, qui éprouva pour la fillette une telle sympathie que, la jugeant digne de sacrifice, il décida que désormais il ferait plus de fautes qu'elle. Lorsqu'ils se revirent, André écrivit charrette avec un seul *t*, chiffre avec un *y* et amour avec un *e* final. Puis, n'y tenant plus, il avoua à Hélène qu'il faisait des fautes exprès, ce qui eut pour résultat que trouvant André vraiment chic, elle aussi fit des fautes exprès. Au bout de deux mois ils parvinrent à introduire soixante erreurs dans vingt lignes d'Alphonse Daudet. Peu à peu Hélène devint la seule jeune fille au monde qu'André Bénévent eût aimée s'il n'avait classé l'amour parmi les sentiments bourgeois et vils qui

empêchent un caractère de se développer et conduisent l'originalité à une perte certaine. Il la haït donc, car il était arrivé à l'âge où le paradoxe tient lieu de subtilité, et la pirouette de grâce véritable. Ainsi de réticence en réticence, André finit par se dire qu'Hélène lui serait toujours interdite. Il se détourna d'elle, afin de faire l'apprentissage de nouvelles angoisses. Il savoura la découverte du cynisme, considéra les femmes comme des êtres indispensables mais sans valeur, et n'hésita pas, avant même d'atteindre la vingtaine, à prononcer des sentences sur le sexe faible. Hélène Fébrard cependant s'informait de ses aventures, curiosité qu'il prenait pour un reproche mêlé de taquinerie. Souvent il dut se faire violence pour ne pas décider que vraiment il était amoureux d'elle, mais se réfugiait bientôt dans le remords et se mettait à maudire à la fois l'amitié et le désir.

Hélène mit tant de maladresse à franchir le seuil qu'André put en toute tranquillité se composer un air protecteur et bienveillant. Il devina que la jeune fille voulait être émouvante et avait l'intention de prononcer des paroles inusitées. Mais elle préféra se réfugier dans la banalité, n'importe quelle banalité :

— Comment va ta tante ?

— Elle vient de s'acheter un nouveau chapeau orné d'une plume d'astrapie ; elle trouve qu'il y a trop de vaches dans les tableaux de Marc Chagall ; et je crois qu'elle va me révéler le nom de son dernier amant, sous prétexte que la guerre prend une tournure sérieuse.

Hélène risqua une autre question :

— Que devient la petite Vigneret ?

— J'ai autre chose en tête.

— Tu as tort.

André mit plusieurs secondes à se rattraper :
— N'oublie pas que j'écris toujours amour avec un e final.

Cette boutade l'irrita, et il fut sur le point de s'avouer qu'Hélène l'intimidait. Il s'imagina devant un tribunal, accusé de sentimentalité, responsable d'avoir cédé à la mollesse. Il regarda les mains d'Hélène, ferma les yeux, les vit se transformer en fleurs, en oiseaux, en objets inconnus. « C'est cela », se dit-il, « la poésie me sauvera un moment et retardera des questions auxquelles il faudra répondre, peut-être des gestes dont il faudra accuser réception. » Hélène le tira de sa rêverie :

— André, pourquoi tous ces détours ? Tu sais bien que je t'aime.

Il eut honte, sans savoir de quoi, et se demanda si l'instant qui allait suivre serait tragique, merveilleux ou bouffon. « Qu'elle se débrouille toute seule avec son amour », pensa-t-il et il trouva acceptable la nuance de vulgarité qu'il y avait dans cette réflexion. Elle insista :

— Tu ne me crois pas, André ?

Il ne sut pas comment réagir, Hélène devenant à la fois aguichante et pathétique. Devait-il lui mentir et la couvrir de baisers, ou bien, au contraire, la ramener à la réalité en l'humiliant basement ? André pencha un moment pour l'ivresse que lui procurerait la première solution, mais ce ne fut que pour se jeter avec plus de frénésie sur la seconde. Il avait repris le dessus, et pouvait enfin combattre un sentiment dont il était sûr à présent : il aimait Hélène. Cette certitude lui permit de choisir avec soin les injures dont il couvrirait la jeune fille. Il emploierait d'abord la stratégie la plus directe : des atteintes à la pudeur. Il lui dirait que puisqu'elle l'aimait, il n'y

avait pas de raison pour qu'ils ne fissent pas l'amour tout de suite, et il lui demanderait si elle éprouve du plaisir à se faire mordre les seins ou si elle préfère qu'on lui lèche la nuque. Si ces grossièretés ne produisent pas l'effet voulu, il lui prendrait doucement la main et il lui avouerait qu'il était touché de son affection, ce qui facilitait de sa part une confession fort pénible : il avait rencontré un garçon exquis, avec qui il avait goûté des plaisirs dont il ne pouvait plus se passer. Si de tels arguments se révélaient inutiles, il emploierait ceux du sublime. Il se plaindrait que l'époque était décevante, l'avenir douteux, que jamais il n'était parvenu à croire en quoi que ce soit, mais que la foi seule pouvait sauver le monde, qu'il préférerait pactiser avec Dieu et se faire moine, ce qui l'obligerait à renoncer à mille choses qui lui étaient chères, et parmi elles l'amour d'Hélène. Il pourrait aussi la persuader qu'un suicide à deux...

Une alerte arracha André Bénévent à ses calculs. Il n'éprouva plus le besoin de se défendre. La pression qu'exerçaient sur lui les événements extérieurs lui permettait d'être sincère, tout bêtement. Il dit donc comme on dit bonjour :

— Je te crois, Hélène, moi aussi je t'aime.

Dans l'escalier qui conduisait à la cave, il décida qu'une alerte ne suffisait pas à justifier sa tendresse soudaine, bomba le torse et, conscient de l'accent cornélien qu'il donnait à sa phrase, il ajouta :

— Je t'aime, mais j'aime encore plus la guerre.

Dans l'abri une vingtaine de personnes s'entassaient, le visage suintant, le regard miséreux. « La peur rend stupide », pensa André Bénévent. Autant il trouvait l'humanité supportable par ses

contradictions, autant il était mal à l'aise dans une foule. Ces vingt corps lui donnaient la nausée, l'attaquaient de tous côtés, visqueux et anonymes : il avait l'impression de se débattre dans un énorme filet de pêche, la poitrine ceinte d'algues marines, une méduse sur la bouche, un poulpe sur le ventre. Il se sentait devenir invertébré, étranglé par ces êtres silencieux. La vue d'Hélène augmentait encore sa torture, car l'expression de son visage indiquait qu'elle songeait à quelque chose d'héroïque et de ridicule à la fois. Peut-être rêvait-elle, par dépit, de devenir une seconde Edith Cavell. Les vingt corps remuèrent comme si, pris brusquement d'une démangeaison, ils espéraient s'en défaire à coups de gestes et de grimaces. Les uns voulaient crier, les autres se distraire ou se ronger les ongles, mais le contact entre eux étant récent et froid, ils n'extériorisèrent pas leurs pensées. Ce n'est que lorsqu'un petit vieillard ramassa un basset et l'installa sur son avant-bras en le couvrant de caresses, que la foule prit conscience de son unité. Elle avait enfin trouvé un ennemi commun : cet homme gâteux, qui osait, dans un moment pareil, dorloter une bête. Un bloc se forma, un esprit cimenta ces âmes belliqueuses, qui découvriraient tout à coup que combattre leurs sentiments pacifiques était leur devoir le plus urgent. Il y eut bientôt un mouvement général, au cours duquel quelques femmes qui étaient assises se levèrent et cédèrent leur place à d'autres femmes. Le vieillard fut saisi de panique ; de nouveaux visages avaient soudain surgi près du sien et braquaient leurs yeux féroces sur le basset. Quarante mains allaient l'égorger, lui arracher la peau, quarante pieds lui défoncer le crâne, quarante genoux lui pénétrer le ventre. Le silence était une arme terrible.

l'arme nouvelle de cette guerre. Il eût préféré qu'on l'insultât, qu'on lui crachât à la figure. Il savait maintenant qu'on ne peut pas caresser un chien en présence de vingt personnes qui ont peur et n'osent pas se l'avouer. Il fit quelques pas, chercha quelqu'un qui le comprît, murmura :

— Dites quelque chose...

Il se rendit compte alors qu'il venait de commettre un crime auprès duquel son affection pour le chien n'était qu'une indécatesse anodine : il avait eu l'audace inouïe de parler. La foule ne lui pardonnerait jamais ; aussi, pour se racheter, lui offrit-il un holocauste. Il sortit un canif de sa poche, promena ses doigts une dernière fois sur le pelage de la bête, d'un coup sec lui plongea la lame dans la nuque puis, s'assurant que le corps était inerte, il le déposa à ses pieds et se mit doucement à pleurer. Il y eut une détente dans la foule. On fit fête au vieillard, et la parole fut de nouveau de mise. On était fier de ce petit cadavre : c'était une preuve que les gens qui se cachent dans les caves connaissent les mêmes souffrances que ceux qui restent à la surface de la terre, ne fût-ce qu'en assistant aux souffrances des autres. Et les souffrances d'un chien valent bien celles des hommes, n'est-ce pas ? On tapotait le vieillard à l'épaule, on lui disait merci, on l'assurait que maintenant il faisait bien partie du groupe, qu'il était un allié précieux et que si l'alerte se prolongeait, rendant indispensable le choix d'une nouvelle victime, on le laisserait tranquille, il pouvait en être sûr.

Les sirènes se firent entendre. André songea que si Hélène lui disait : « Je voudrais qu'on fasse de moi ce qu'on a fait de ce petit chien », il lui répondrait : « Tu ne mérites pas un sort aussi exemplaire. » Mais la jeune fille garda le

silence. Dans la rue, satisfait de ce début de guerre comme de la fin qu'il venait de donner à ce qui aurait pu devenir de l'amour, André se sentit ranimé par l'air frais. Il tendit à Hélène une main absente.

13 MAI 1940

LE GROUPE D'ARMÉES A, SOUS LES ORDRES
DE VON RUNDSTEDT, TRAVERSE LA MEUSE.

Les premiers réfugiés arrivaient des régions envahies, l'air timide et révérencieux, comme s'ils s'excusaient d'avoir quitté leur pays et de troubler la ville dans ses occupations routinières. Tout de suite on s'empara d'eux et on les mit au supplice : est-il vrai que l'ennemi disposait de tanks par centaines ? est-il vrai qu'il avançait sans opposition ? Ils répondaient à peine ; on eût dit qu'ayant tout abandonné, ils tenaient à garder leurs souvenirs pour eux : c'était leur seule, leur plus chère possession. Peut-être étaient-ils insensibles, car ils ne prodiguaient même pas de conseils, et quand on insistait, ils ne disaient que des choses vagues. Ils devinrent suspects, et on parla, en les montrant du doigt, de populations frontalières qui ont du sang ennemi dans les veines. On exigea d'eux de raconter tout ce qu'ils avaient vu, en les assurant qu'on n'avait pas besoin de ménagements et que la vérité quelle qu'elle fût valait mieux que l'ignorance. Cette vérité, certains d'entre eux expliquèrent qu'elle était bien

2930

nrf

吳